

Note de lecture

BURGUIERE, André ; KLAPISCH-ZUBER, Christiane ; SEGALEN, Martine ; ZONABEND, Françoise (sous la dir. de). HISTOIRE DE LA FAMILLE, préfaces de LEVI-STRAUSS, C.; DUBY, G. et GOODY, J. Paris, Armand COLIN, 1986. 2 vol.- 639 p et 535 p.

Cette histoire de la famille est le fruit d'une collaboration étroite entre ethnologues et historiens.

Ce n'est pas la moindre de ses particularités.

Les deux tomes regroupent 29 contributions recouvrant l'histoire de la famille, dans une présentation chronologique qui ne cède en rien à une vision linéaire, mais offre au lecteur la perspective de la longue durée qui permet de mieux appréhender les multiples formes de la famille.

Les études menées dans diverses régions du monde, appartenant à des civilisations différentes, remettent en question les positions ethnocentristes, au profit d'un croisement des regards, d'un souci de comparaison.

Le premier tome s'ouvre sur une préface de Claude LEVI-STRAUSS, qui ressemble plus à une mise en garde adressée aux sociologues et anthropologues divisés en "verticaux" et en "horizontaux", c'est-à-dire entre partisans "des fondements naturels" de la famille, où les considérations d'ordre biologique jouent un rôle déterminant, et ceux plus enclins à mettre en avant le mariage ou (l'union d'un homme et d'une femme) comme élément essentiel instituant la famille.

Il est évident que l'existence de toute famille reste subordonnée à une double contrainte, où les données biologiques et les données sociales se conjuguent de façon singulière, selon le temps et l'espace, en fonction de facteurs pluriels (démographiques, économiques, religieux...).

Ce qui semble sûr, c'est l'existence de la famille liée à celle de la société. La représentation de la famille conjugale est donc largement connue dans l'histoire, même si les formes ont varié, ici et là selon les conditions locales.

Modèle universel ? Des contre-exemples ont fait l'objet d'études, ailleurs, en Inde, en Afrique, au sein de sociétés gérées par des coutumes autres telles que la *polygynie* et la *polyandrie*, le *lévirat*...

Faire ce constat rend aléatoire toutes les approches se prévalant d'une évolution linéaire de l'institution familiale, depuis la nuit des temps.

A l'opposé une multiplicité de choix possibles où la famille conjugale apparaît comme compromis entre "nature et culture".

C'est dire tout l'intérêt de poursuivre les recherches autour de l'institution familiale.

Le texte de F. ZONABEND se veut "*regard ethnologique sur la parenté et la famille*", privilégiant d'abord une définition des concepts et de leurs variations historiques. Le mot *familia*, d'origine latine, désignait "*l'ensemble des esclaves et des serviteurs*"... puis les *descendants d'un même ancêtre, les agnats, les cognats*...

La signification de la famille a donc considérablement varié dans l'histoire de l'humanité, et les recherches menées par les ethnologues illustrent autrement cette diversité, à travers des exemples puisées dans des sociétés primitives, où justement les modèles reproduits permettent d'affiner les problématiques sur la famille.

Deux noms méritent d'être soulignés, qui marquent l'itinéraire suivi par la discipline, en amont et en aval, MORGAN et LÉVI-STRAUSS, dont les travaux ont jalonné les fondements de l'ethnologie.

Ils ne sont pas les seuls, il faudrait citer aussi TYLOR, RIVERS, BOAH et bien d'autres..

Mais l'apport de LÉVI-STRAUSS, à travers les *structures élémentaires de la parenté*, en dégageant les principales règles dont celle qui sous-tend *ce grand jeu* du mariage, ramène la réflexion sur l'échange des femmes et toutes les conséquences qu'il suppose (interdits...).

D'où des interrogations nouvelles et particulièrement pertinentes sur la nature réelle de la parenté qui évolue selon les conditions propres à chaque groupe social.

Les recherches inspirées des idées lumineuses de LÉVI-STRAUSS ont dégagé *un système de classification*, où la place des femmes, celles des enfants, des frères, des oncles, des tantes... est définie selon l'appartenance culturelle à laquelle elle se rattache.

Ici, la parenté revêt la première place, là c'est l'identification au nom personnel qui prévaut, ailleurs, c'est l'ensemble de codes de conduites qui impose ses règles dont la plus importante gravite autour de l'interdiction de l'inceste et des règles d'union.

De ces quelques remarques, toute une réflexion sur le mariage en tant que *répartition sexuelle des tâches* est amorcée.

Veut-on dire que les raisons d'ordre économiques sont déterminantes dans la légitimation du mariage ? Dicté par nécessité de rompre le cercle de l'isolement, le mariage se fonde alors sur un échange de *partenaires matrimoniaux*.

"*Comment les hommes en sont-ils venus à reconnaître cette dépendance sociale de l'ordre naturel...?*", la réponse n'est pas facile.

Cette introduction est suivie des contributions des historiens, qui en toute logique abordent en premier lieu les temps antiques, et le moyen âge.

S'il n'est pas possible de passer en revue l'ensemble des contributions, il est indispensable de faire part de la somme des réflexions d'ordre méthodologique, suscitées par l'ouverture de la discipline historique aux apports des autres sciences sociales, parmi lesquelles l'anthropologie de la parenté occupe une place particulière.

Dans cette perspective, Claude MASSET expose avec discernement les difficultés que soulève l'élaboration "d'une préhistoire de la famille".

Se heurtant à la rareté des documents, il sollicite l'aide "du raisonnement philosophique", non pour des constructions fantaisistes, mais pour avancer quelques propositions fermes, telles que l'existence de la famille antique, "*liée sans doute à la division sexuelle du travail*" et "*à la prédominance du couple monogame*" : la nécessité de la chasse, tâche impartie à l'homme, la maîtrise de feu et son entretien par la femme, de même que la garde des enfants dessinent les principaux contours de la vie familiale « *fondée à la fois sur les liens du sang et sur l'activité complémentaire d'individus de sexes différents* ».

Ces réserves sont en fait partagées par les spécialistes des autres périodes historiques. G. DUBY qui préface la période médiévale, avertit le lecteur sur le caractère non achevé des travaux présentés, voire "*de leurs discordances*" qui peuvent le dérouter, et qui sont dues, pour l'essentiel aux nombreuses zones d'ombre que les investigations grâce à l'archéologie, à l'iconographie entre autres, ne parviennent pas à éclairer de manière suffisamment convaincante.

Pour sa part, J. GOODY qui présente le tome deux consacré aux temps moderne et contemporain, signale une difficulté de taille, "*celle de la division entre parenté et famille*" entretenue par les anthropologues et les sociologues.

Les résultats obtenus par ces derniers auxquels il faut adjoindre ceux des démographes, méritent un traitement combiné, appellent le croisement des regards et des analyses de la famille, en tant que modèle universel, mais exposés à de profondes mutations selon les pays, leur degré de développement général et des pressions idéologiques.

Evidemment, la famille européenne a fait l'objet du plus grand nombre de recherches dont rend compte cette histoire de la famille.

Les autres aires civilisationnelles ne sont pas en reste abordées par des spécialistes, elles apportent un autre éclairage inhérent à d'autres cultures. C'est la meilleure preuve qui va à l'encontre d'une évolution linéaire de la famille.

Ainsi deux contributions sont consacrées à "*la famille en Islam arabe*" par T. BIANQUIS et "*au monde arabe : la citadelle domestique*" par PH. FARGUES.

Toutes deux appellent plusieurs remarques : - le manque des sources relatives à la vie privée en général, et à la vie des femmes en particulier, surtout pour l'ensemble de la période médiévale.

Cependant, l'histoire de la famille musulmane a progressé grâce à l'exploitation des textes juridico-religieux (Coran, Sunna, jurisprudence...) ou le mariage, le divorce, l'héritage sont traités.

C'est dire que cette histoire est non seulement à l'état embryonnaire, mais qu'elle concerne plus précisément les fondements de la famille dans la péninsule arabe, l'importance de la préservation des rapports de parenté, et des stratégies déployées pour sauvegarder les patrimoines fonciers, ce qui représente une infime partie du monde musulman. Que savons nous de la famille au Maghreb, pour la même période ? et avant la pénétration de l'Islam ?

Le texte de PH. FARGUES nous ramène au monde moderne et s'attache à aborder la famille arabe à travers la place dévolue à la femme, dans le mariage. Où en est alors le mariage préférentiel dans des sociétés bousculées par l'irruption de la modernité (dispersion des familles dans un espace urbain de plus en plus large) ?

Quelle place pour la polygamie et la répudiation ? Et quel sort, dans les conditions d'aujourd'hui, réserver à la famille nombreuse ? La fécondité reste très élevée dans la plupart des pays arabes, à quelques exceptions (cas de la Tunisie, de l'Egypte, du Liban...).

De fait, elle assigne la femme aux tâches domestiques ; le monde extérieur, celui du travail revient à l'homme.

Mais si le travail féminin est limité, la raison principale incombe plus au faible développement économique n'offrant que peu de débouchés à l'ensemble du potentiel de main-d'oeuvre disponible.

Si le monde rural assure une pérennité au modèle traditionnel, l'urbanisation croissante apporte des modifications suffisamment importantes au sein des familles. Les changements sont perceptibles par rapport au modèle de la famille, compliqué par la nature du logement, les difficultés matérielles quotidiennes, les nouveaux modèles de consommation...

Une somme de problèmes sont abordés tantôt confortés par des résultats d'enquêtes, incomplètes, car réalisées souvent avec peu de moyens dans des conditions difficiles (populations analphabètes), tantôt esquissés pertinemment et ouvrent des perspectives de recherches très fécondes, pourvu qu'on y manifeste de l'intérêt.

Ainsi l'évolution de la famille aux prises avec les vicissitudes du temps, dans ses rapports aux institutions, aux structures économiques, au poids des traditions culturelles sont autant de champs en friche, rappelant l'urgence de recherches à entreprendre, surtout dans l'aire maghrébine dont l'indigence n'est plus à démontrer dans ce contexte précis.

Loin d'épuiser l'intérêt de cette importante contribution, ces quelques remarques invitent à la lecture de ce bilan auquel sont parvenues les recherches sur le monde de la famille.

O. SIARI TENGOUR*

* Historienne - Université de Constantine/chercheur associé au CRASC.